

CHAPITRE II

*Qu'en toute la philosophie des païens
ne se trouve ni de vraie ni de solide
consolation contre les frayeurs de la mort*

Il y a des médecins qui à l'abord¹ paraissent fort savants, et qui discourent des maladies avec beaucoup d'élégance et de subtilité, mais qui au fond sont très ignorants et très malheureux² en leur pratique. Leurs discours importunent plus le malade que leurs remèdes ne le soulagent. Ils sont eux-mêmes au pauvre patient une espèce de maladie, et une nouvelle affliction. C'est là la vraie image des philosophes païens. Car lorsqu'il est question de représenter la misère du genre humain, ils aiguisent la pointe de leurs beaux esprits, et déploient les voiles d'une rare et exquise éloquence. Les uns en rient de fort bonne grâce, et les autres en pleurent avec un artifice nompareil³. Mais en tous leurs écrits, et en toutes leurs exclamations tragiques, il ne se trouve ni de vraies ni de solides consolations contre les frayeurs de la mort. De sorte que la faiblesse et la vanité de leurs pensées nous oblige à leur dire ce que Job disait à ses amis, qui l'importunaient au lieu de le consoler⁴ : *Vos mémoires sont des sentences de cendre, et vos éminences des éminences de boue.*

Quelques-uns d'entre eux ont fort bien dit qu'en commençant à vivre nous commençons à mourir, et qu'il est de notre vie tout ainsi que d'une chandelle qui vit de sa mort, et dont la flamme est ce qui la dévore. Car la chaleur naturelle qui entretient notre vie sensitive⁵ la mine peu à peu. C'est ce qui use et qui consume notre humeur radicale, qui est comme l'huile d'une lampe, ou la cire d'un flambeau.

D'autres n'ont pas rencontré⁶ moins heureusement lorsqu'ils ont dit que cette vie n'est qu'une course légère d'une mère à l'autre, c'est-à-dire, du ventre de la mère qui nous a engendrés et mis au monde, au ventre de la terre qui nous reçoit en son sein. Car nous ne sommes pas sitôt nés que nous courons à grand' hâte vers le tombeau. Même en fuyant la mort, nous en approchons insensiblement, et sans y penser, nous nous jetons entre ses bras.

Il s'en est trouvé de la même école, qui ont comparé l'homme aux bouillons⁷ d'eau, qui s'élèvent et puis s'abaissent et s'écoulent aussitôt, et d'autres veulent qu'il soit semblable aux bouteilles⁸ de diverses couleurs, que les petits enfants font et défont de leur souffle. En effet, il

¹ au premier contact

² mauvais, médiocres

³ sans pareil, sans égal

⁴ Jb 13 ; la Bible de Jérusalem traduit : *Vos leçons apprises sont des sentences de cendre, vos défenses, des défenses d'argile.*

⁵ sensible ; ou : qui a trait aux sens

⁶ dit un mot qui soit à propos

⁷ Partie de l'eau, ou de quelqu'autre liqueur, qui s'élève en rond sur la surface, par l'action du feu ; tourbillon, agitation

⁸ bulles

n'a rien qu'une vaine apparence de beauté, qui se passe et qui s'évanouit en un instant. Toute chair est comme l'herbe¹, et toute la gloire de l'homme comme la fleur des champs².

L'un de ces grands philosophes étant interrogé ce qu'était que la vie de l'homme, ne répondit point du tout ; soit qu'il fit cela par mépris, soit qu'il voulut imiter la coutume de son siècle, où le plus souvent on enseignait par des gestes et par des représentations symboliques. Il entra dans une chambre et en sortit aussitôt, pour apprendre aux assistants³ que la vie de l'homme n'est qu'une entrée et une sortie du monde, dont l'une suit l'autre de fort près.

Un autre de la même secte, ayant fait quelques tours avec une démarche superbe, se cacha dans un trou, pour donner à entendre que notre vie est une espèce de mascarade, et une vaine figure qui disparaît en un moment. Après que les hommes se sont mirés en leurs plumes⁴, et qu'ils ont attiré sur eux les yeux et l'admiration du monde, la mort les vient surprendre, qui ternit tout leur lustre⁵ et qui engloutit toute leur gloire et toute leur magnificence.

Il en est tout ainsi des comédiens sur un théâtre : l'un contrefait le roi, l'autre l'empereur ; l'un le conseiller, et l'autre le ministre d'état, mais lorsque la comédie est achevée et qu'ils ont changé d'habit, vous ne les reconnaissez plus. Ce sont comme des jetons⁶ sur le tapis : les uns ne servent que de nombre, les autres valent des dizaines, des centaines, des milliers et des millions, mais lorsqu'on les serre dans la bourse, toute cette différence-là ne paraît plus. C'est là la vraie image de tous les hommes du monde. Car durant cette vie, les uns sont assis sur un trône, les autres sont couchés sur un fumier ; les uns portent l'or et la soie, les autres sont réduits à une honteuse nudité ; les uns commandent en princes, les autres obéissent en esclaves ; les uns se traitent délicieusement, et les autres ne vivent que d'un pain de larmes ; mais lorsque la mort les a mis au tombeau, les voilà tous égaux.

Ces subtilités-là, et toutes les autres de pareille étoffe, sont fort belles et fort véritables. Elles piquent et instruisent, mais elles ne consolent point. De sorte qu'il n'y a pas un de tous ces grands docteurs à qui nous ne puissions appliquer ce que le serviteur de Dieu reprochait⁷ à ses mauvais amis qui ajoutaient affliction à l'affligé : *Vous êtes tous des médecins de néant ; comment donc me consolez-vous de vanité ?*

Lorsqu'un homme est travaillé d'une goutte cruelle, ou d'une pierre dans les reins, qui arrache à toute heure de sa poitrine des soupirs et des sanglots, celui qui peindrait en un tableau ses mines et ses grimaces, ou qui les jouerait sur un théâtre, ne remédierait point à sa douleur, mais il augmenterait son chagrin. Et tout ainsi que les plus belles fleurs ne peuvent réjouir un patient⁸ qui est étendu sur la gêne¹, qui brûle dans un feu ou que l'on tire à quatre chevaux,

¹ Es 40

² 1 Pi 1

³ à ceux qui assistaient

⁴ se mirer dans ses plumes : faire paraître une grande complaisance pour sa parûre ou pour sa beauté

⁵ éclat

⁶ pièce ordinairement ronde et plate, et de métal, dont on se sert pour calculer, et plus souvent encôre pour marquer et payer au jeu

⁷ Job 13 et 21

⁸ criminel, livré entre les mains de l'exécuteur

aussi le discours le plus fleuri et le plus éloquent ne peut consoler une pauvre âme qui est aux abois de la mort. Il n'y a que la harpe de David² qui puisse chasser les esprits malins, et apaiser le trouble de la conscience.

On s'imaginera, peut-être, qu'en représentant les sages folies et la vanité étudiée des philosophes païens, je devrais excepter les stoïques. J'avoue qu'ils y procèdent avec plus de gravité que les autres, mais ils ne rencontrent pas mieux³. Et même après y avoir bien pensé, je les trouve encore plus fâcheux et plus insupportables. Car, outre qu'ils parlent de l'immortalité de l'âme avec toutes les incertitudes et toutes les inconstances qui se peuvent imaginer, les prétendues consolations qu'ils donnent contre la mort ne servent qu'à la rendre encore plus formidable⁴.

Ils disent que la mort est la fin et le centre où aboutissent toutes les misères et toutes les afflictions de la vie humaine. Et par conséquent qu'elle n'est point à fuir, mais plutôt à rechercher, et qu'elle n'est point à craindre, mais plutôt à désirer. En quoi ils auraient grande raison s'ils apercevaient quelque félicité au-delà de la mort, et qu'ils l'embrassassent avec une vive foi et une ferme espérance. Mais la mort ne les console, sinon en tant qu'elle termine toutes les douleurs de leur vie misérable. De sorte qu'à parler proprement, ce n'est pas une consolation, mais une passion semblable à celle d'un criminel désespéré qui, pour se délivrer de la torture, attendrait le dernier supplice avec impatience, et qui prendrait plaisir à quitter la gêne où il est attaché, pour monter sur l'échafaud où il doit être rompu. Misérable que tu es ! Le changement de peine et de supplice n'allégera point tes cuisantes douleurs. Si tu ne peux endurer les cordes qui disloquent tes membres, comment souffriras-tu la barre de fer qui fracassera tes os ? Aveugle philosophe ! Si tu as de la peine à supporter les misères de la vie, comment souffriras-tu les angoisses de la mort ?

De plus, ils disent que la mort même la plus cruelle et la plus douloureuse est un noble et illustre exercice de vertu, et que c'est un moyen de faire reluire⁵ une constance⁶ héroïque. Cela est fort plausible en apparence, mais au fond ce n'est rien que du vent. Car de quoi sert cette vertu imaginaire, vu que non seulement elle n'empêche pas de tomber dans l'abîme des tourments les plus horribles et les plus effroyables, mais qu'elle s'éteint et périt entièrement avec celui qui la possède ? De là vient que ceux qui en ont fait leur idole en ont eux-mêmes reconnu la vanité. Témoin cet illustre capitaine⁷ qui s'était figuré que la vertu le devait rendre victorieux de tous les ennemis de la République romaine, en faveur de laquelle il combattait. Mais après avoir perdu avec la bataille toutes ses ambitieuses espérances, étant prêt à se donner du poignard dans le sein, il s'écria : *O vertu misérable ! Qu'es-tu autre chose qu'une parole vaine et inutile ; ou : un nom sans effet ?* Il déclamait de la sorte contre la vertu qu'il avait adorée, parce qu'elle ne lui

¹ torture

² 1 Sa 16

³ parlent pas davantage à propos

⁴ qui est à craindre ; capable d'inspirer la crainte

⁵ resplendir

⁶ fermeté, courage

⁷ Brutus

donnait aucune consolation au jour de la détresse, et qu'elle ne le garantissait¹ point du désespoir.

Leur consolation la plus ordinaire, et sur laquelle ils insistent le plus, est que la mort est inévitable ; que nous naissons tous avec la condition de mourir ; qu'il n'y a non plus de sujet de s'affliger du jour de la mort, que du jour de la naissance ; que de vouloir être homme et vouloir être immortel, ce sont des choses incompatibles ; que la mort est un tribut que tous doivent à la nature ; que les rois et les monarques le payent aussi bien que leurs sujets ; et enfin, que c'est une loi si générale qu'elle ne souffre et qu'elle ne peut souffrir aucune exception.

Mais cette consolation-là est affligeante au dernier point, et elle m'oblige aussi à dire à ces graves philosophes, ce que les instances importunes² des amis de Job arrachèrent de la bouche de ce saint homme³ : *Vous êtes tous des consolateurs fâcheux*. En effet, non seulement ils sondent la plaie jusques au vif, sans y verser de baume, mais ils la déchirent, ils l'enflamment et ils la rendent beaucoup plus douloureuse. Tandis que nous espérons de voir la fin de nos calamités, notre âme se console et elle s'arme de constance⁴, mais lorsqu'on se voit plongé dans un abîme de maux et qu'il n'y a nulle espérance de se sauver, on perd toute patience et le désespoir est extrême. C'est une condition lamentable que de naître mortel, mais c'est bien pis de savoir que la mort ne se peut éviter, et que tous les trésors du monde ne nous en peuvent garantir⁵. Car s'estime doublement misérable celui dont l'affliction est sans remède.

C'est encore une fausse et une pernicieuse maxime, que la consolation des misérables est d'avoir des compagnons. Bien que plusieurs millions d'hommes boivent des eaux de Mara, elles n'en sont pas moins amères, et bien qu'une infinité de personnes se brûlent au feu, tu ne le trouves pas moins ardent. Les tourments de ton prochain n'allègent point ta douleur. Leur maladie ne te donne point ta santé, et leur mort ne te peut consoler de la tienne. Au contraire, si tu as quelque étincelle d'humanité, tu pleureras ton propre malheur, et celui de tes semblables. C'est ce qui est arrivé autrefois à un grand roi de Perse⁶. Car ayant jeté les yeux sur son armée, et laquelle on comptait jusques à onze cents mille hommes, et cette pensée lui étant venue en l'esprit, que de là à cent ans aucun de cette prodigieuse multitude de capitaines et de soldats ne se trouverait vivant sur la terre, il fut ému de compassion, et pleura.

Je passe par dessus la folle et brutale opinion de ceux qui ont cru que l'âme de l'homme est mortelle, et qu'elle s'anéantit avec le corps. Ce n'est pas là une consolation, mais un horrible désespoir. Car après les tourments de l'enfer, il ne se peut rien imaginer de plus épouvantable que le néant.

Je ne daigne pas aussi m'arrêter aux philosophes platoniciens qui ont parlé de l'immortalité de l'âme, et de la béatitude dont elle jouit après cette vie. Ils pensent être fort

¹ sauvait, protégeait

² les efforts pressants

³ Job 16

⁴ fermeté, courage

⁵ sauver, protéger

⁶ Xerxès

subtils, mais leurs discours sont si grossiers et si extravagants qu'au lieu de persuader la vérité, ils l'exposent en risée. Témoin la description chimérique de leurs Champs Elysées. Car tout ce qu'ils ont inventé sur le sujet à été mis au rang des fables et des fictions poétiques. Ces prétendus parterres souterrains n'ont rien de commun avec les divines beautés, et les précieuses délices du paradis céleste.

Enfin, cherchez tout ce qu'il y a de plus riche et de plus rare en l'Antiquité païenne ; feuillotez les écrits des orateurs les plus diserts, des philosophes les plus subtils et des poètes les plus célèbres, pénétrez dans les plus beaux secrets de tous ces grands et savants médecins. Considérez toute leur pratique et examinez les effets de tous leurs remèdes : vous reconnaîtrez que toutes leurs cures sont palliatives. Ils ne font que charmer le mal, et que flatter et endormir la plaie. Ils composent l'extérieur de l'homme et lui apprennent à faire bonne mine, mais ils n'ont point d'antidote contre le venin qui détruit le principe de la vie, ni de remède qui pénètre jusques au cœur. Et comme il y a des torrents qui se sèchent¹ en la saison des ardeurs les plus cuisantes, ainsi toutes les consolations qui ne découlent point de la source de vie, se trouvent sans efficace² lorsque la profonde tristesse, la frayeur et l'angoisse se saisissent d'une âme pécheresse.

Il semble que les auteurs de la religion païenne ont aperçu quelque rayon de cette vérité. Car ils ont consacré des temples et des autels à toutes sortes de dieux et de déesses . Ils en ont érigé non seulement aux vertus et à la santé, mais aussi aux vices et aux maladies, comme à la peur et à la lâcheté, à la colère, à la fièvre, à la peste et à une infinité d'autres. Mais ils n'en ont point du tout dédié à la mort. C'était un témoignage public qu'ils ne savaient comment s'appivoiser avec elle, et se la rendre propice. Ils n'avaient point de sacrifice, ni d'encens, pour apaiser sa fureur. Ils la tenaient pour leur plus cruelle et leur plus irréconciliable ennemie. Le nom seul de la mort leur faisait horreur, et c'était l'un de leurs plus mauvais augures.

L'empereur Hadrien est une preuve convaincante de ce que je dis. C'était un des plus grands princes qui furent jamais. Il avait fait trembler sous son sceptre une bonne partie de la terre habitable, et il avait fait mourir une infinité d'hommes, mais il tremble lui-même et s'effraye horriblement aux approches de la mort. Il avait vaincu les peuples les plus barbares, et les bêtes les plus farouches, mais bien loin de vaincre ce dernier ennemi, qu'au contraire il ne trouve point d'armes pour le combattre. C'est là où il fait paraître la vanité et l'inconstance de son esprit, qui était, sans comparaison, plus malade que son corps. Tantôt il emploie des arts magiques pour retarder la mort, tantôt il tâche de la hâter avec le fer et avec le poison, et enfin, il se fait mourir en se privant des aliments nécessaires à l'entretien de sa vie misérable. Il avait donné des lois à l'univers et rendu son empire paisible et florissant, mais il ne peut donner de règle à son esprit, ni de repos à sa conscience. Tant s'en faut qu'il s'emploie à clamer le trouble et les agitations de son âme, qu'au contraire il abandonne malheureusement au désespoir, et il ne la flatte que pour la précipiter. voici à peu près le langage qu'il lui tient aux meilleures heures que sa langueur lui donne : *Ma petite âme, ma petite mignonne hôtesse et compagne de ce corps, tu*

¹ se dessèchent

² sans efficacité

t'en vas maintenant vagabonde en des lieux sombres, froids et horribles. tu ne railleras plus, comme tu avais de coutume, et ne me donneras plus de passe-temps¹.

On me dira qu'Hadrien était un puissant monarque, mais que ce n'était pas un grand philosophe ; qu'il était savant en la politique, mais ignorant en la morale ; et qu'il entendait l'art de bien régner, mais non pas celui de bien mourir. Donnons donc un exemple qui soit sans exception, et qui ferme la bouche à toutes sortes de contredisants².

Aristote est généralement estimé pour le plus subtil et le plus docte de tous les savants qui ont fleuri entre les païens. C'est le prince de tous les philosophes, la lumière de son siècle, le plus riche et le plus magnifique ornement de sa secte. Cet incomparable esprit tracasse³ partout : il lève les yeux au ciel et les abaisse en la terre, il contemple soigneusement toutes les merveilles qui paraissent en l'univers, et fouille avec une incroyable diligence dans les plus rares secrets de la nature. Mais après tout, il ne trouve point de remède ni de consolation contre les frayeurs de la mort. Nonobstant toutes ses admirables subtilités et toute sa profonde science, les angoisses de cette mort inexorable étonnent sa conscience de telle sorte qu'il est contraint de s'écrier : *Que de toutes les choses terribles, la mort est la plus épouvantable.*

¹ amusement

² contradicteurs

³ se démène